

Comment s'est-il fait que mon pauvre cousin Alonsou ait été tué ?

—L'homme propose, don Pablo et le hasard dispose. Mes mesures avant de pénétrer avec Alonsou dans la maison du docteur, dès que M le duc et nous l'eûmes amené à Balboa, étaient parfaitement prises. Une voiture nous attendait à proximité de l'habitation. Un moment nous eûmes une alerte. Quelqu'un d'Urtubie vint inopinément frapper à la porte de la maison. J'y courus. C'était un voisin qui réclamait le docteur pour un malade à l'extrémité. Je le revyai en disant que le docteur venait de sortir et que, s'il se dépêchait, il le rejoindrait peut-être sur la route de la Saint-Jean-de-Luz. Le voisin prit sa course. Débarrassé de lui, je rentraï dans la maison. La lutte avec la femme fut assez longue. Elle s'était armée d'un poignard que j'eus beaucoup de peine à lui arracher. Elle se cramponnait aux meubles, aux rideaux, partout. Alonsou reçut d'elle une blessure à la main. Enfin épuisée par la résistance elle s'évanouit. Nous l'emportâmes avec les enfants dans la voiture.

—Et pourquoi ne les avez-vous pas, comme vous en aviez l'ordre, conduits sains et saufs à l'endroit indiqué ?

—Parce que l'essieu de la voiture s'est brisé en route et qu'il a fallu prendre conseil des circonstances.

—Vous voulez dire que vous les avez tués tous les trois ? questionna le duc avec une anxiété qu'il ne pouvait dissimuler.

—Non, monsieur le duc, je ne suis pas assassin. Je n'ai tué personne et il se peut fort bien qu'au moment où je vous parle, tous trois existent encore.

—Mais alors que sont-ils devenus ? reprit don Alexandre oubliant sa réserve.

—Je l'ignore. Ne pouvant nous servir de la voiture, nous avons dételé les chevaux. Alonsou a chargé la femme sur le sien ; moi, je pris les enfants. Nous avons mis le feu à la voiture. A peine avions-nous galoppé une demie heure, nous dirigeant vers l'habitation déserte où nous devions enfermer et garder à vue la femme et les enfants, suivant vos instructions, que deux cavaliers, lancés derrière nous à bride-abattue, nous crièrent : "Arrêtez." J'étais devant. Alonsou suivait à cent pas. Pendant quelques minutes ce fut une course effrénée. Mais nous étions gagnés de vitesse, et nos fardeaux ralentissaient l'allure de nos chevaux. Deux sommations succédèrent à la première. Puis deux détonations retentirent en même temps. J'entendis un cri d'angoisse. Je tournai la tête avec effroi et quelle ne fut pas ma douleur en voyant Alonsou tomber et le cheval qu'il montait prendre la fuite avec la femme que nous avions attachée sur la selle et qui poussait des cris d'épouvante. Presque en même temps deux balles sifflèrent à mes oreilles, j'enfonçai mes éperons dans le flanc de mon cheval et, faisant un bond qui faillit jeter à terre les deux enfants, la bête partit affolée.

Le duc et Pablo s'étaient rapprochés du narrateur ; tous deux, interdits, très pâles, écoutaient sans faire un mouvement.

—Pendant longtemps j'ai ignoré le sort d'Alonsou, continua Genaro.

—Il a reçu deux balles dans la tête, dit Pablo, un de nos bergers l'a trouvé mort sur la route. Mais qu'est devenue la femme du docteur ?

—Il m'est impossible de vous le dire, reprit Genaro. Les deux cavaliers qui étaient vraisemblablement des douaniers et qui, dans les ténèbres, nous avaient pris pour des contrebandiers, sans doute, se mirent à la poursuite du cheval qui emportait madame Herbin.

—Et qu'avez-vous fait des enfants ? dit le duc dont la lèvre tremblait.

—Inquiet des conséquences que pouvait avoir une enquête inévitable, après cette surprise et la chute d'Alonsou, qui, dans ma pensée, devait être arrêté, sinon tué, je crus prudent d'abandonner les pièces de conviction.

—Qu'avez-vous fait des enfants ? répéta le duc, blême et tressaillant maintenant de tout son corps.

—Je les ai attachés à un arbre et recommandés à la pitié du premier passant.

—Et pourquoi, s'écria le duc, se laissant aller

à tout l'emportement de son caractère, n'êtes-vous pas revenu au château ?

—Parce que, monsieur le duc, dit Genaro avec une ironie cette fois bien marquée, j'avais à craindre deux alternatives : ou de tomber entre les mains de la justice, ou de me jeter dans les vôtres, et dans l'un comme dans l'autre cas, j'étais sûr d'y laisser ma vie.

Le duc eut un sourire froid, et, recouvrant subitement son calme :

—Vos longueurs me font perdre un temps précieux, dit-il, en deux mots, vous avez, prétendez-vous, en votre possession des papiers importants. D'où les tenez-vous ? Que renferment-ils ?

Genaro, sans paraître remarquer la fébrile impatience de don Alexandre, se pencha vers lui.

—Je ne veux pas me vanter, mais si je n'avais pas été habile et prudent, monsieur le duc, au lieu d'être ici en ce moment, se trouverait devant un juge d'instruction, et alors...

Le duc se redressa et le rouge lui monta au front.

—Moi, devant un juge d'instruction ?

—Les documents que j'ai volés à deux voyageurs dans une hôtellerie, sur la route de Salamague, sont d'une gravité telle que monsieur le duc était perdu d'avance, si ces pièces étaient restées au pouvoir de ses ennemis.

—Qui étaient ces voyageurs ?

—Je ne puis le dire exactement, mais je le soupçonne.

Le duc fit plusieurs pas dans la pièce en proie à une vive émotion, Genaro le suivait du regard.

Tout à coup don Alexandre s'arrêta devant le forçat, et, à brûle-pourpoint.

—Que demandez-vous de ces papiers ?

Genaro, qui avait évidemment préparé sa réponse à cette question si longtemps attendue, sembla se recueillir.

—Supposons, dit-il enfin, que le mari de la duchesse Térésa de Balboa vive encore et qu'il soit en Espagne...

—Rien ne le prouve.

—J'ai dit, reprit Genaro, appuyant maintenant sur chaque mot, j'ai dit : supposons. Si le mari de la duchesse pouvait produire un testament olographe, un acte de mariage, un acte de naissance de sa fille, si à toutes ces pièces, authentiques et en due forme, il joignait une relation autographe de la duchesse, rapportant les causes, les circonstances de son empoisonnement et en indiquant les auteurs, ces documents pèseraient d'un grand poids dans la balance de vos résolutions, monsieur le duc, et s'ils étaient aux mains d'un homme qui saurait en tirer parti, ils vaudraient, je pense, au moins quatre millions, c'est-à-dire, si je ne me trompe, la moitié de la fortune de monsieur le duc.

—Quatre millions ! répéta don Alexandre avec un mouvement d'effroi.

—Que monsieur le duc se tranquillise, reprit Genaro, je n'ai pas de telles convoitises, mais il m'est bien permis, après avoir eu jusqu'ici une existence très tourmentée, de me préparer quelques jouissances pour mes vieux jours.

—Achevez, achevez, répéta le duc ; ma patience a des bornes.

Genaro étendant le bras, prit un cigare dans une caisse ouverte sur un meuble.

—Qu'est-ce à dire ? interrogea don Alexandre, indigné de cette familiarité.

—Du moment que monsieur le duc me menace, je romps avec les convenances, de mon côté, et je prends le rôle qui m'appartient ici.

—Misérable ! s'écria le duc en s'avançant vers lui, le bras levé.

Pablo Garcia avait fait le même mouvement.

Genaro rejeta avec calme son manteau et dirigeant un revolver sur la poitrine du duc :

—Vous me croyez donc bien niais tous deux, fit-il avec un regard féroce ; quand un homme comme moi est obligé d'avoir une entrevue avec des individus comme le duc de Balboa et Pablo Garcia, il en prévoit l'issue et s'arme en conséquence. Ce n'est pas à un forçat qu'on apprend à se mettre en garde contre des empoisonneurs.

—Silence ! s'écria le duc hors de lui.

—Je vous conseille, don Alexandre, ricana Genaro, d'éviter tout esclandre. Ne vaut-il pas mieux que nous soyons amis ?

—Amis ! rugit le duc. Oh ! cet outrage ne

restera pas impuni, moi l'ami d'un forçat. Sortez d'ici à l'instant, si vous ne voulez que je prévienne.

—La justice, sans doute ? Ha ! ha ! Vous oubliez que les loups ne se mangent pas entre eux.

Pablo Garcia s'était interposé.

—Genaro me semble avoir raison, dit-il flegmatiquement, la paix entre vous est préférable à la guerre ; il ne faut pas que votre entretien, au lieu de se terminer par un arrangement acceptable de part et d'autre, n'aboutisse qu'à un malentendu. Genaro, ou puisqu'il aime mieux s'appeler ainsi, don Santiago Gomez y Ruiz, se prévaut trop de ses avantages, mais l'abus qu'on fait d'une situation n'empêche pas de s'en servir.

—Evidemment, commenta Genaro, tout à coup radouci et heureux de cette tournure plus pacifique, l'abus n'empêche pas l'usage.

—Don Santiago Gomez y Ruiz continua Pablo possède des papiers qu'il croit valoir une petite fortune : monsieur le duc consent à acquérir ces documents, c'est une question d'offre et de demande. Genaro, don Santiago, veux-je dire, joue à la hausse. Soit : mais le duc de Balboa n'en reste pas moins un grand d'Espagne à qui l'on doit du respect. Il n'est pas convenable qu'un ancien serviteur du duc de Balboa prenne ici un ton et des airs de familiarité dont monsieur le duc a le droit de s'offenser.

—C'est vrai, dit Genaro haussant les épaules, je ne suis qu'un manant, et je prie monsieur le duc de m'excuser.

Il retira son cigare de sa bouche et le jeta dans la cheminée.

Pablo lui tendit la main.

—Puisque vous voilà revenu à des sentiments raisonnables, dit l'ancien intendant, parlons vite et nettement : combien voulez-vous de ses documents ?

Genaro réfléchit, puis avec calme :

—Je ne les vends plus, dit-il, j'ai changé d'idée.

—Vous avez toujours eu l'humeur plaisante, dit Pablo non moins stupéfait que le duc. Et que prétendez-vous en faire ?

—Il vaut mieux qu'ils me servent de garantie.

—Contre qui ?

—Contre vous deux.

—Vous voulez nous imposer vos conditions.

—Je domine la situation.

—Et en dépit de votre latin, vous en abusez.

—Vous m'avez demandé de parler vite et nettement. Voici : pour le moment, je garde les documents et je ne vends que le silence. Monsieur le duc me fera payer sur-le-champ cent mille francs.

—Vous êtes fou ?

—Je suis prudent. Contre ces quatre cent mille reaux que je viendrai toucher ici, demain, je remettrai à monsieur le duc une copie des documents. Il saura de la sorte, le contenu et la valeur des pièces, et, alors, nous pourrions conclure le marché définitif.

Le duc tira sa montre : Les aiguilles marquaient trois heures moins dix.

—C'est bien fit-il sèchement. Revenez demain avec cette copie.

Genaro s'inclina, Pablo le reconduisit.

Quand l'intendant rentra aussitôt après, le duc resté cloué à sa place, alla vers lui et, d'un accent furieux :

—Il faut que vous me débarrassiez de cet homme à tout prix.

—C'est ce que j'avais déjà proposé à monsieur le duc.

—Le misérable !

—C'est, vous ai je dit tout d'abord, un coquin subtil et dangereux. Genaro n'est pas de ces hommes à qui l'on ferme la bouche avec une poignée d'or. Si les papiers valent ce qu'il m'assure, et c'est à craindre, nous sommes à sa merci. Aujourd'hui il réclame cent mille francs, demain il exigera un million, et après demain il sera capable de demander la main de la señorita Anita, pour pouvoir un jour s'appeler lui-même le duc de Balboa.

Don Alexandre eut un rugissement de tigre blessé. La fibre de l'orgueil aristocratique et paternel tressaillit en lui. Le péril aiguillonnait sa résolution chancelante.

—Il n'y a, dit-il tout haut, que les morts qui ne parlent plus.